

SERGE POLIAKOFF :

UNE PEINTURE ICONIQUE

PAR ALEXANDRE CROCHET

« *Ne copie pas, imagine. Tâche surtout de ne pas expliquer ton tableau, laisse à l'autre le droit d'exercer son imagination* ». Ces mots d'ordre figurent dans le *Cahier I* de Serge Poliakoff, reproduit dans le catalogue de la rétrospective que lui consacre le musée d'art moderne de la Ville de Paris (Mamvp), la première en France depuis celle de ce même musée en 1970, un an après la disparition du peintre abstrait. La commissaire de l'exposition, Dominique Gagneux, a relevé le défi de donner à voir un parcours artistique qui tire aussi sa force de son itération. « *Ce que nous avons voulu mettre en lumière, c'est cette recherche permanente, fondamentale, pas forcément dans la continuité. Cette exploration d'un thème, d'un schéma est, je l'espère, la découverte de cette exposition* », confie Dominique Gagneux. Le parcours, chronologique, passe en revue les grandes étapes d'une œuvre obsessionnelle, d'une architectonique implacable d'où sourd une grande spiritualité.

C'est à l'orée des années 1950 que se met en place le vocabulaire de Serge Poliakoff, annoncé dans ses premiers tableaux, empreints de folklore russe, par un fond de tâches abstraites colorées. Après des débuts laborieux, l'immigré russe venu à Paris rejoindre ceux qui deviendront plus tard, comme lui, les ténors de la seconde Ecole de Paris, n'a plus besoin de gratter la guitare pour subsister. Dès 1947, Denise René lui apporte son soutien. A partir des années 1950, son art reçoit une large reconnaissance. Au départ, le cœur de la toile est constitué de deux formes étroitement associées, jouant sur des accords de tonalités éteintes ou sonores. « *Le plus important, c'est la sonorité, pas les couleurs. Il faut que la lumière soit là* », disait-il. Difficile toutefois de ne pas être séduit par les orangés, rouges, ou céladons inventés par cet artiste qui broyait lui-même ses couleurs. L'artiste joue aussi sur la texture. En s'approchant des tableaux, on perçoit l'exceptionnel travail sur la matière, qui renvoie aux primitifs italiens ou aux Egyptiens anciens. L'incipit du catalogue livre le témoignage du sculpteur anglais Raymond Mason (1922-2010) en visite à la Fondation Dina Vierny - amie du peintre - qui montrait ses gouaches en 2004 : « *Notre ravissement vient du fait que la couleur trouve sa*



Serge Poliakoff, *Composition*, 1950, huile sur toile, 130 x 97 cm. Museum Würth, Künzelsau. © Museum Würth, Künzelsau. Photo : Philipp Schnborn, Munich. © ADAGP, Paris 2013.

densité par l'application d'un ton sur l'autre et leur vibration fait avancer et reculer les formes sur le plan, donnant forte vivacité à l'ensemble. L'élément insolite de l'œuvre est d'être totalement similaire dans sa conception d'une toile à l'autre ». La Fondation Dina Vierny reprend d'ailleurs en ce moment une partie de cette exposition, déployée au deuxième étage, où l'on retrouve les mêmes émotions. Au Mamvp, d'une œuvre à l'autre court une tache blanchâtre, clé de voûte d'une architecture en mouvement... Dans une section baptisée « les tableaux silencieux », l'exposition reconstitue un grand polyptique de petits tableaux juxtaposés, présentés à Cannes à la galerie Cavallero et au Kunstmuseum de Saint-Gall (Suisse) en 1966. Impossible de ne pas voir ici l'influence des églises orthodoxes, de leurs icônes et de leurs vitraux.

Après un étonnant passage à la fin des années 1950 par une touche impressionniste - mais toujours abstraite - qui fait penser à celle du Suédois August Strindberg, le parcours s'achève par des gouaches et autres petits formats mais aussi avec ses toiles monumentales des années 1960, synthèse inattendue de son œuvre.

Sur les quelques 70 pièces présentées, environ 20, soit plus du quart, proviennent d'achats à la galerie Applicat-Prazan (Paris). Dans le droit fil de la FIAC, celle-ci propose à partir du 5 novembre un accrochage d'une dizaine d'œuvres muséales au rouge irradiant, centrées sur les années 1953-1954, période de plénitude artistique. D'Yves Saint Laurent à Eric Clapton en passant par Hergé, on ne compte plus les collectionneurs attirés par ce « *pur espace pictural* » ressenti comme un pur espace spirituel. Bien que marqué par les icônes, Poliakoff se revendiquait surtout peintre français. Avec le temps, ce sont ses œuvres qui le sont devenues. ■

POLIAKOFF, LE RÊVE DES FORMES, jusqu'au 23 février 2014, Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11, avenue du président Wilson, 75016 Paris, tél. 01 53 67 40 00, www.mam.paris.fr
GOUACHES, jusqu'au 9 février 2014, Musée Maillol, 59, rue de Grenelle, 75007 Paris, tél. 01 42 22 59 58, www.museemaillol.com
SERGE POLIAKOFF, du 5 novembre au 21 décembre, Galerie Applicat-Prazan, 14, avenue Matignon, 75008 Paris, tél. 01 43 25 39 24, www.applicat-prazan.com